

40 années d'une carrière bien remplie : Maurice ROSIER, ancien Surveillant-Chef du Service de Radiologie de l'Hôtel-Dieu

J'appartiens à une famille très liée à la vie des hôpitaux depuis près de 3/4 de siècle. Mes parents, originaires de Fégréac, où je suis né en 1921, avaient été embauchés à l'Hôpital de Maubreuil, ouvert en 1938 comme sanatorium pour tenter de faire face à la progression de la tuberculose qui rongait alors les forces vives du pays : ma mère en qualité de couturière, mon père de jardinier.

A 17 ans, nanti de mon certificat d'études, première étape non galvaudée du savoir, il me fallait trouver du travail. Quoiqu'on puisse en penser, ce n'était pas plus facile qu'aujourd'hui. Après bien des recherches, je fus engagé par de braves gens des Sorinières pour la distribution du lait dans les foyers nantais du centre ville. Programme immuable : lever à 4 heures du matin, pour recueillir le lait dans les fermes, dans de lourds bidons métalliques de dix ou vingt litres, puis départ vers Nantes dans la camionnette du patron. Pour gagner du temps, il m'avait montré -sans aucune méchanceté de sa part, mais il ne pouvait en être autrement- comment descendre en marche de l'arrière du véhicule, bien sûr roulant à faible allure, pour remplir, un bidon dans chaque main, les petits récipients des clients et ensuite rattraper la voiture à la volée. C'était très fatigant, même pour un garçon costaud de mon âge. De temps à autre, en cours de route, je buvais une gorgée de lait pour me redonner du cœur à l'ouvrage.

Nous rentrions aux Sorinières en fin de matinée. Repas, puis, après un somme de 2 heures, arrachage à la saison des pommes de terre qu'il nous fallait livrer dès le lendemain matin, en même temps que le lait. Coucher vers 21 heures, non sans avoir mis de l'ordre dans nos comptes de livraison du lait pour permettre au patron de récupérer son dû en fin de semaine. Encore une fois, je ne lui en veux absolument pas, lui non plus n'avait pas le choix.

Est-ce à cause du lait absorbé goulûment au cours de mes tournées, comme je l'ai toujours pensé, que je contractais la typhoïde en 1939, ce qui me valut un séjour de trois mois à l'Hôtel-Dieu, quatre ans avant sa destruction par l'aviation américaine, dans un état d'abord proche du coma ? Je n'en ai gardé qu'un souvenir flou, suffisant tout de même pour me rappeler que je me trouvais dans une grande salle boxée et que, plusieurs fois par semaine, on me faisait de bras à bras une transfusion de sang, qui semblait ne soulever aucun problème puisque la "donneuse" n'était autre qu'une employée volontaire du service. Sans doute avait-on pris la précaution de vérifier la compatibilité des groupes sanguins. Pour le reste... Sitôt la transfusion terminée, la dame reprenait son service, après, tout de même, un casse-croûte réparateur.

Quant à moi, malgré ces bons soins et la vigilance de la religieuse qui faisait fonction de surveillante, Soeur Désirée de Marie, que je devais retrouver par la suite, mais nourri presque exclusivement de bouillons de légumes, j'étais dans un tel état de maigreur que l'on m'envoya trois mois en convalescence à l'Hôpital du Loroux-Bottreau. J'en ai gardé un excellent souvenir. Pour autant, bien que guéri, j'étais incapable de reprendre mon ancien travail.

Mon séjour à l'Hôtel-Dieu m'avait donné l'idée d'essayer d'y travailler. Toutes modestes qu'elles étaient, et aussi invraisemblables qu'elles nous paraîtraient aujourd'hui, les conditions de travail et de rémunération étaient sans aucun doute préférables à celle de garçon laitier. Pour y parvenir, il ne suffisait pas de faire une demande, il fallait être parrainé. Une amie d'un oncle dont le frère séjournait à Saint-Jacques (sic) me recommanda à la secrétaire de la supérieure, Soeur Marie Alexandre, qui me recruta juste avant l'armistice de 1940.

C'est ainsi que je me retrouvai dans une salle réservée aux militaires puis, quelques semaines plus tard, en neurologie. Je logeais dans un dortoir situé au-dessus de la pharmacie : 8 h-13 h, 14 h-20 h. Sortie une fois par semaine -après autorisation- un dimanche par roulement

toutes les six semaines. Même nourriture que celle des malades, somme toute satisfaisante. Tout cela ne m'a pas laissé de mauvais souvenirs. Dans le service, en dehors du médecin, que l'on apercevait tous les matins, il n'y avait que deux catégories de personnel : la religieuse, omniprésente, qui accomplissait toutes les tâches aujourd'hui dévolues aux infirmières, et les autres, désignés sans aucune connotation désobligeante, sous le nom de servants.

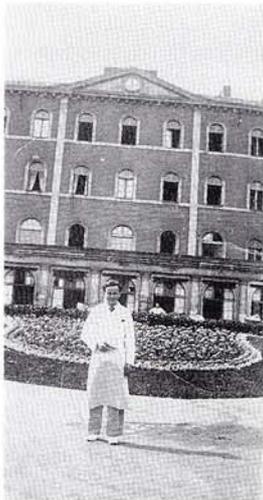
En juin 1940, juste avant l'arrivée des allemands, le Secrétaire Général, Monsieur MARY (ancienne appellation du Directeur Général), la Supérieure et Monsieur MARATIER, Surveillant Général, convoquent tous les hommes de Saint-Jacques et les invitent à disparaître au plus vite. Nous nous retrouvons à quatre copains, nous chargeons notre maigre balluchon sur le porte-bagages de notre vélo et nous nous apprêtons à partir : à la conciergerie, nous nous ravisons, ne sachant trop où aller, nous faisons demi-tour et reprenons notre service assez penauds. Bien nous en a pris, car, finalement, les allemands ont ignoré Saint-Jacques et, quelques jours plus tard, une circulaire ministérielle invitait tous les agents à reprendre sans délai leur service : ceux qui ont attendu quelques semaines se sont vu refuser leur réintégration par une administration qui paraissait avoir oublié ses consignes de la veille et on ne les a plus jamais revus. Soixante ans plus tard, cette mauvaise foi administrative me reste encore au travers de la gorge ...

A la fin de l'hiver 1942-43, j'apprends que tous les hommes de ma classe (1941) sont réquisitionnés pour le S.T.O. (Service du travail obligatoire). Devant l'échec de la "relève" (échange de prisonniers de guerre contre des travailleurs), les hitlériens, saignés à blanc par le front russe et le désastre de Stalingrad, ont exigé du gouvernement de Vichy l'envoi massif de travailleurs français dans les usines de guerre allemandes. Malgré les belles promesses de la propagande, je ne suis pas chaud et je disparaiss de Saint-Jacques à la recherche d'une planque. (*)

Manque de chance, je suis arrêté presque aussitôt après, au cours d'un contrôle, Place du Commerce, par des gendarmes (français !) qui avaient pour mission de rechercher les récalcitrants. Je leur exprime ma déception "un jour plus tard, vous n'auriez jamais pu me retrouver" - "tu n'as rien à regretter, on aurait pris quelqu'un de ta famille pour te remplacer".

Résigné, j'accepte mon sort, me voila à la gare avec ma petite valise. Train surveillé par les soldats allemands. A la gare de l'est, ils sont remplacés par des gendarmes allemands avec leur fameuse plaque métallique d'identification, "feld gendarmerie", les "colliers de chien" justement accompagnés de chiens policiers dressés à l'attaque. Départ pour l'Allemagne, conditions de voyage acceptables, sauf que nous ne savons où on nous emmène... Au bout de quelques jours, nous nous retrouvons dans le pays des sudètes, au nord de l'ancienne Tchécoslovaquie, dont Hitler exigea le rattachement à l'Allemagne, qu'acceptèrent la France et l'Angleterre en signant les honteux accords de Munich en septembre 1938.

On nous demande, avant de nous disperser dans les cantonnements, quel est notre métier en France. "Surtout, ne dis pas que tu travaillais dans un hôpital, tu vas te retrouver dans un hôpital militaire près du front" me prévient un camarade avisé. C'est ainsi que je suis affecté, sans spécialité, à une usine fabriquant de gros ressorts pour tous usages, wagons, autos, grosses machines, etc. La mauvaise volonté des travailleurs français est générale, malgré la surveillance permanente de civils allemands, les uns bons bougres, les autres peaux de vaches ... Les pièces, envoyées à Berlin pour contrôle, reviennent trop souvent comme impropres, et nous sommes constamment menacés d'envoi dans les mines de sel, ou, dans l'immédiat, de travailler toute la journée devant un four, dans une atmosphère surchauffée. Tout nous est bon pour freiner la production et rompre la monotonie des journées qui, commencées dès 4 heures, nous paraissent bien longues. Un matin, mot de passe de bouche en bouche, on met toutes les machines en route au même instant : tout saute ! Hurllement de nos geôliers "sabotage !". Nous serons tranquilles une partie de la matinée.



Hôpital Saint-Jacques face aux anciennes cuisines

Nous sommes hébergés dans des cantonnements près de l'usine, cernés de grilles. La nourriture est de mauvaise qualité et insuffisante mais, à vrai dire, guère différente de celle de la population qui nous entoure. C'est là que j'ai réellement compris ce que signifie la solidarité : lorsque des colis parvenaient, ils étaient intégralement partagés. Malgré tout, nous avions souvent faim. A Noël 1943, on réussit, grâce à une pince-monseigneur fabriquée sur un étai de l'usine, à faucher des lapins dans un clapier du voisinage : j'en embarque deux au hasard dans un sac. Au retour, on bute sur une patrouille alors que le dit sac est agité de soubresauts : les deux pauvres bêtes, ignorant le sort qui les attendait, se témoignaient une dernière fois leur affection. Rigolade générale.

Nous nous étions retrouvés tout un groupe de nantais. Nous recevions une petite paye et, le dimanche, balade en ville après avoir franchi une barrière qui, faute de surveillance, n'était plus un obstacle. Certains, bien sûr, partaient à la recherche de conquêtes féminines, vénales ou non, et parfois y parvenaient.

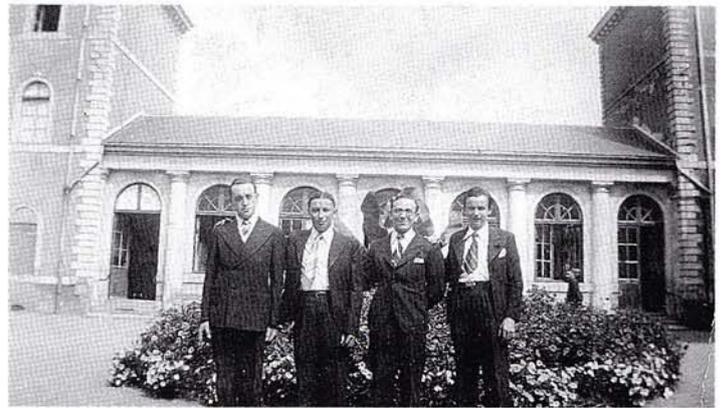
La fin de la guerre approchant, nous ne recevions plus de courrier et nous étions très inquiets du sort de nos familles. Ce n'est que le 9 mai que nous avons été "libérés" par l'armée rouge. Nous avons hissé un drapeau français pour bien nous faire reconnaître d'avant gardes peu rassurantes, constituées de mongols et de tartares, qui nous ignoraient, trop occupés à récupérer en cette terre fraîchement allemande tout ce qui attisait leur convoitise. Après d'inévitables et sanglants règlements de comptes, nous avons préféré attendre quelques jours plutôt que d'accepter les avions hors d'âge qu'on nous proposait pour le retour. Nous avons utilisé un train constitué de wagons à bestiaux, je ne sais trop comment, et nous avons fini par retrouver Nantes quelques jours plus tard, où nous fûmes très bien accueillis.

Après un séjour réparateur au sein de la famille, je me présente à l'Hôpital où l'on me demande dans quel service je souhaite être affecté : "les détenus politiques". A la Libération, de nombreux "collaborateurs" avaient été arrêtés et une salle de Saint-Jacques, au Pavillon Montfort, avait été réservée à ceux dont l'état nécessitait des soins médicaux, et je me croyais autorisé, après mon séjour forcé en Allemagne, à jouer les justiciers. Très sagement, on estima préférable de m'employer dans une unité de militaires français, où je restai jusqu'à sa fermeture.

Je suis alors passé au pavillon des contagieux (qui abrite aujourd'hui la psychiatrie hospitalo-universitaire). Le patron en était le Professeur BOQUIEN, qui avait à ses côtés, faisant fonction de surveillante-chef, une religieuse exceptionnelle, Sœur Marguerite, qui alliait à la fois bonté, rigueur et compétence.

Elle n'était pas la seule religieuse du pavillon : il y avait aussi les Soeurs Désirée, deux jumelles entrées en même temps en religion. Je me retrouvais dans leur unité. Elles étaient certes braves mais, sans vouloir ternir leur mémoire, on peut quand même dire qu'elles n'avaient ni l'art ni la manière. Quand elles avaient fait une erreur, elles ne voulaient jamais l'admettre et en rendaient toujours responsable quelqu'un d'autre. Un jour, ce fut l'interne (médecin maintenant très connu). Vexé -mais était-ce la bonne manière- il s'empara de leur chat, qu'elles cajolaient à longueur de journée, et le plâtra avec des bandes, pattes et queue comprises. Gémissements des Soeurs "on aurait préféré qu'il nous fasse la même chose". Elles passèrent une demi-journée à déplâtrer la pauvre bête qui, heureusement, survécut fort bien.

A l'époque, beaucoup -et en particulier les Soeurs Désirée- considéraient le vin et l'alcool comme un excellent remontant pour les malades. Et les Chères Soeurs ne manquaient pas d'en réclamer des



Quelques Hospitaliers en 1941, Maurice Rosier (4ème à droite) Hôpital St-Jacques Le Bâtiment n'a pas encore été surélevé, comme il apparaît de nos jours .

ambulanciers qui n'osaient pas se faire prier. Comme auprès des familles, chez lesquelles elles raccompagnaient les morts et qui leur demandaient ce qui leur ferait plaisir "juste une petite goutte pour nos malades ..." Cela ne diminuait nullement leur dévouement, tout à fait incontestable, mais cela donnait en permanence une note folklorique à leur action.

J'avais, à l'époque, dans les années cinquante, une très forte activité syndicale et, alors que tous les postes de responsabilité étaient exercés dans les services de soins par des religieuses, j'ai, avec bien d'autres, insisté au cours des commissions paritaires pour que soient désormais nommées à parité des infirmières laïques. Mais bien des années seraient encore nécessaires.



Maurice Rosier et une partie de l'équipe du Service de Radiologie de l'Hôpital Saint-Jacques dans les années 60

J'avais été nommé aide-soignant quelques années après la fin de la guerre, et je n'avais plus grand chose à espérer au service des contagieux. Aussi, quand à Saint-Jacques, l'administration fit appel à du personnel pour le nouveau service radio qui venait d'ouvrir, en liaison avec l'urgence (ces bâtiments ont été rasés dans les années 80) j'ai demandé ma mutation : elle fut acceptée et je me retrouvais aux côtés de Mademoiselle LUCAS, surveillante du service (peut-être alors la seule laïque de tout Saint-Jacques). Exigeante, autoritaire, mais juste, elle ne tolérait aucune erreur. Elle m'encouragea vivement à m'initier au métier de manipulateur, me fournissant la documentation nécessaire, qu'il s'agisse de l'anatomie, de l'électricité médicale, de la technique radiologique ou des "constantes". Même si cela peut paraître dérisoire en cet an 2000, au regard de l'évolution de la profession, cela, à 40 ans passés, me demanda un très gros effort, aiguillonné comme je l'étais par l'amour propre, et je pus être ainsi nommé, après examen, en 1962, alors que l'école que devait fonder le Professeur HERTZOG ne fonctionnait pas encore. J'en resterai toujours reconnaissant à Mademoiselle LUCAS, disparue il y a quelques années.

J'ai suivi le service à l'ouverture de l'Hôtel-Dieu, en 1967. Nommé surveillant en 1973, puis surveillant-chef en 1977, j'ai pu bénéficier de mes droits à la retraite quelques mois plus tard, en 1978.

Que dire de ces 16 années passées au service radio ?

Le grand changement a surtout été marqué par le passage de Saint-Jacques à l'Hôtel-Dieu ou, pour simplifier, on peut dire qu'en matière d'examens radiologiques on a carrément changé de vitesse.

Que dirais-je aujourd'hui ?

J'ai gardé beaucoup de souvenirs tragiques, liés à des accidents terribles, de ces années passées en radio. Je me garderai bien de les évoquer.

Par contre, je veux bien parler d'un client dont la radio nous a montré qu'il avait littéralement aspiré par le fondement une canette entière de bière (vide). Quand je lui demandais comment il en était arrivé là "je me suis assis par inadvertance sur une chaise où avait été posée la bouteille". Fou rire général.

Je ne regrette rien de ma longue carrière qu'au départ rien ne laissait espérer. J'exprime seulement le souhait que, même si cela leur paraît de plus en plus difficile, d'autres que moi connaissent les mêmes satisfactions.

Propos recueillis par M. SAVARIAU
le 17 janvier 2000

(*) - "Du 1er janvier au 30 mars 1943, ce sont 250.259 travailleurs qui abandonnent donc la France pour l'Allemagne. Ainsi, le premier trimestre 1943 demeurera-t-il celui des grands départs, la volonté de résistance populaire se trouvant paralysée par la soudaineté et la brutalité des textes dont, le maquis n'existant pratiquement pas, l'armée allemande, étalant partout sa puissance, on n'imaginait pas qu'ils puissent être assez aisément tournés".

(Henri **AMOUROUX** - *La grande histoire des français sous l'Occupation* - tome 6)